

INTRODUCTION : LES RÉBELLIONS SILENCIEUSES

Angelo Soares

Où il y a pouvoir, il y a résistance
(Michel Foucault)

L'entrée massive des femmes sur le marché du travail, l'introduction des nouvelles technologies – soit en termes de machinerie, soit en termes de technologie organisationnelle – et le boum du secteur des services ont amené des transformations assez importantes dans *Les mondes du travail*. On parle de la mondialisation des marchés, de la fin de la division du travail, du post-for-disme, de la flexibilité, du télétravail, etc. Cependant, malgré toutes ces transformations, une chose est restée inaltérée : la plupart des femmes font encore l'objet d'une ségrégation dans un certain nombre d'emplois.

En analysant les statistiques sur les marchés du travail, on y trouve une distribution inégale, selon le sexe. Les travailleuses se retrouvent dans la plupart de cas dans des emplois qui sont censés exiger peu de qualification et qui sont de bas prestige. Les salaires sont inférieurs, les conditions de travail plus pénibles et précaires lorsqu'on les compare avec ceux des hommes. Ce sont des emplois qu'on appelle typiquement féminins ou du travail de col rose : secrétaires, infirmières, caissières, téléphonistes, professeuses au primaire, vendeuses, serveuses, etc.

Armstrong et Armstrong (1983) signalent que le travail des femmes devient de plus en plus similaire, peu importe l'emploi. Il est toujours plus ennuyeux, plus

contrôlé et structuré. Si « le mot usine fait immédiatement penser à des rangées de travailleurs à la chaîne, répétant inlassablement le même geste, à la sueur, aux sonneries électriques, aux machines qui dictent aux ouvriers leur cadence, [pour] bien des femmes, la réalité ne diffère guère de celle que nous venons d'évoquer » (p. 127)¹, même si elles sont au bureau ou dans le secteur des services où les emplois sont toujours vus comme « légers ».

Récemment, dans une visite à une usine au Mexique, nous avons posé une question à la personne responsable de la production, question d'ailleurs que nous posons dans tous les milieux de travail que nous visitons : « Pourquoi n'y a-t-il que des femmes qui travaillent ici? » La réponse est douloureusement la même, peu importe le pays : « Parce que les femmes sont plus minutieuses, patientes, délicates, disciplinées et dociles »². Ces réponses nous amènent à réfléchir à deux questions : la première concerne les qualifications invisibles des femmes, c'est-à-dire ces caractéristiques, signalées par les employeurs comme faisant partie de la « nature » féminine et qui ne sont que des qualifications non-reconnues développées par les travailleuses dans l'univers domestique à travers les tâches qui leur sont socialement et culturellement attribuées et qui sont exploitées dans le marché du travail³.

La deuxième question nous rapporte à une conception de la « nature » féminine comme étant passive et docile. Les travailleuses seraient donc plus malléables, moins aptes à se joindre aux syndicats et accepteraient sans

1. Il y a une traduction libre de l'auteur, lorsque l'oeuvre originale citée n'est pas en langue française.

2. Ces réponses vont dans le même sens que celles obtenues par d'autres chercheuses, dans d'autres pays. Voir notamment: Elson et Pearson (1987) et Kergoat (1982).

3. Cf.: Kergoat (1982), Elson et Pearson (1987) et Soares(1996b).

contester les règles de l'univers du travail. Toutefois, cette passivité et cette docilité existent-elles?

Dans les textes qui forment l'ensemble de ce livre, il s'agira de comprendre le travail des femmes à travers l'affrontement des stratégies utilisées par les travailleuses pour accéder et demeurer au travail. Une telle approche nous semble importante parce qu'en même temps qu'elle nous permet de faire ressortir le caractère pénible du travail des femmes et toutes les qualifications (in)visibles et nécessaires pour accomplir le travail, elle les montre aussi comme des sujets actifs qui luttent quotidiennement pour accéder au marché du travail et y rester. Ce sont des dimensions qui demeurent encore aujourd'hui, malheureusement, cachées sous les discours du travail « léger » et de la « passivité » des femmes.

En effet, ces stratégies forment un ensemble de micro-luttes quotidiennes et servent de point de départ, ou, pour utiliser une métaphore créée par Michel Foucault, de « catalyseur chimique » qui nous permettra de mettre en évidence les relations de pouvoir présentes dans leur vie.

Les stratégies de résistances

D'après la littérature sur le travail des femmes, nous constatons qu'elles sont souvent exposées à des conditions de travail pénibles et à des organisations du travail « sans âme », fréquemment cachées derrière le discours du travail léger. Les travailleuses sont aussi exposées à différents types de discriminations (par ex.: à cause du fait d'avoir des enfants, l'apparence, etc.). Finalement, il faut aussi considérer le fait qu'elles sont victimes de différentes formes d'abus verbaux, de violence physique et psychologique ainsi que de harcèlement sexuel. Cependant comment les travailleuses s'organisent-elles pour faire face à cette réalité?

Les travailleuses ne sont pas de victimes passives d'une telle réalité... Elles résistent! Comme l'a souligné Foucault (1976), « où il y a pouvoir, il y a résistance ». Parfois cette résistance est collective et organisée, comme dans le cas des grèves, mais dans la majorité des cas, cette résistance est individuelle et silencieuse. Ce sont donc ces rébellions silencieuses que nous allons analyser dans ce livre pour faire ressortir le rôle actif des travailleuses dans l'univers du travail et ainsi démasquer cette fausse image de la passivité des femmes.

Il est important d'étudier ces rébellions silencieuses, car notre attention est souvent dirigée vers les mouvements de résistance, collectifs et organisés, qui sont fréquemment médiatisés. Un bon exemple est le cas des grèves : les médias généralement font la couverture de l'événement. La littérature sociologique a traité le sujet avec différentes approches, nous avons même différents mécanismes statistiques non seulement pour les répertorier, mais aussi pour les mesurer (jours-personnes perdus, nombre de travailleurs-euses affectés, etc.). Cela ne veut pas dire que les grèves ne sont pas importantes ou qu'elles ne devraient pas être médiatisées ou étudiées. Certes les grèves, tout comme d'autres mouvements sociaux de résistance, sont extrêmement importantes et méritent notre attention; cependant il y a une grande et importante partie de l'histoire qui nous échappe : les formes quotidiennes de résistance au travail.

Une première définition des stratégies de résistance nous est présentée par Shapiro-Perl (1989) comme étant « des actes créatifs faits par les travailleurs-euses avec l'intention de limiter, plus que de changer, ce que la gestion peut leur faire, en même temps qu'ils gardent leurs emplois » (p. 194). Dans cette définition, une dimension importante est le fait que les stratégies de résistance visent en même temps à contester les rapports de pouvoir au

travail et à garder leur emploi. Cependant, il faut élargir la conception du travail, puisque ces actes créatifs peuvent être utilisés par les travailleuses non seulement pour limiter l'oppression de la gestion, mais aussi celle des clients (par ex. : dans le secteur des services), de l'organisation du travail et celle aussi des conjoints dans le partage du travail domestique et des responsabilités familiales.

En transposant les idées de Scott (1985) dans la réalité du travail, nous pouvons dire que ces stratégies quotidiennes de résistance forment une lutte constante en utilisant des armes simples et ordinaires : la dissimulation, la fausse soumission, faire le-la niais-e, l'ignorance simulée, les petits vols, le sabotage, la grève du zèle, la solidarité, l'absentéisme, être lent-e par exprès, ou même quitter l'emploi. Ainsi, « de la même manière que des millions de polypes d'anthozoaires créent, au hasard, un récif corallien, les multiples actes d'insubordination ou d'évasion [ouvrières]⁴ créent un récif politique et économique » (Scott, 1985, p. xvii), qui ont un effet bouclier contre l'oppression et l'exploitation au travail.

Par contre, les stratégies de résistance ne doivent pas être vues comme la panacée contre toutes les contraintes présentes dans l'organisation et les conditions de travail. Elles sont mises en place par les travailleurs-euses pour les aider à passer à travers cette réalité, pour minimiser leurs effets pervers. Cela ne veut pas dire, non plus, que ces stratégies empêchent les travailleurs-euses de subir les conséquences d'une organisation oppressive du travail ou des mauvaises conditions de travail, surtout au niveau de la santé physique et mentale.

4. Dans le texte original, Scott (1985) utilise le terme insubordination et évasion paysannes.

Les stratégies de résistance nous signalent précisément l'existence de l'oppression et des mauvaises conditions de travail ainsi que le rôle actif des travailleurs-euses dans leurs luttes quotidiennes pour avoir un travail et une vie avec plus de dignité et en santé. Cependant, malgré le fait que ces stratégies amènent une contestation radicale de l'univers du travail, elles demeurent très peu étudiées. Une partie de la littérature sur ce sujet est apparue comme une critique faite à l'œuvre de Braverman qui n'aurait pas considéré le rôle de la résistance ouvrière dans le processus de déqualification⁵. Une autre partie de la littérature est consacrée au sabotage dans le travail, une stratégie de résistance plus visible⁶. Cependant, nous croyons que les stratégies de résistance des travailleuses sont absentes d'un grand nombre d'études, car elles ne se conforment pas nécessairement à celles des hommes ou à l'idée que le chercheur-e a de ce qu'est la résistance, comme l'a bien souligné Paules (1991)⁷.

Récemment, Hodson (1995) a proposé un modèle pour conceptualiser la résistance où il la classe en quatre catégories : (1) le détournement de l'abus; (2) la régulation de la quantité et de l'intensité du travail; (3) la défense de l'autonomie et (4) l'expansion du contrôle ouvrier dans les schémas de participation. L'auteur met en relief la corrélation entre les formes de résistance et les systèmes de contrôle utilisés par la gestion (contrôle direct et personnel, contrôle technique, contrôle bureaucratique et les schémas de participation ouvrière, respectivement).

5. Voir notamment Friedman(1977), Elger(1979), Edwards (1979) et Burawoy (1985).

6. Sur ce sujet voir, par exemple, Sprouse (1992) et Taylor et Walton (1971).

7. Hormis, par exemple, dans Paules (1991), Jermier, Knights et Nord (1994) et Rosa (1991).

Certes, ce modèle est important puisqu'il est un premier essai de catégorisation de la résistance ouvrière, mais il échoue, car, d'abord, il ne considère pas le fait que les différents systèmes de paiement peuvent, ainsi que les formes de contrôle, générer des formes spécifiques de résistance. Par exemple, si le salaire est payé à la pièce, les travailleurs-euses n'utiliseront pas la stratégie de ralentir le rythme du travail (Scott, 1985).

Cependant, le point le plus problématique réside dans le fait que ce modèle n'incorpore pas les formes de résistance spécifiques du travail des femmes comme par exemple les stratégies utilisées dans la conciliation du travail rémunéré et le travail domestique⁸, ni les stratégies utilisées contre le harcèlement et le sexisme quotidiens⁹. Nous croyons qu'il faut non seulement chercher les stratégies de résistance des femmes qui peuvent se chevaucher ou diverger de celles des hommes, mais aussi les incorporer dans un même modèle qui puisse tenir compte des différences de genre, existantes dans les stratégies de résistance. Ainsi, l'analyse de ces stratégies nous permet de comprendre, d'une manière plus élargie, non seulement les rapports sociaux de classe, mais aussi ceux de sexe, de race et d'ethnie ainsi que les rapports de pouvoir présents au travail.

Les textes qui forment l'ensemble de ce livre nous aident à montrer, d'une part que les travailleuses sont loin d'être passives, soumises et dociles au travail comme dans la vie quotidienne, d'autre part que l'oppression n'existe pas en tant que pouvoir absolu, extérieur et indépendant des rapports sociaux ou comme l'a dit Foucault (1994b)

8. Pour ces types de stratégies voir notamment De Koninck (1995), et dans ce volume les textes de Christine Corbeil et Francine Descarries; Céline Séguin; Johanne Prévost et Karen Messing.

9. Voir, par exemple, Yount (1991).

qu'il n'y a pas de « rapports de pouvoir qui soient complètement triomphants et dont la domination soit incontournable » (p.407).

À propos du livre

Les textes réunis dans ce volume ont été présentés au 64^e Congrès de l'ACFAS – Association canadienne-française pour l'avancement des sciences, en mai 1996, au colloque « Stratégies de résistance et travail des femmes ». Les auteur-e-s ont été invité-e-s à faire une présentation sur les stratégies de résistance des femmes au travail et elles étaient libres d'aborder le sujet d'après leur compréhension sans aucun type d'imposition théorique ou méthodologique. L'idée était de susciter le débat sur ce thème pour qu'on puisse réfléchir ensemble sur cette question.

La conférence d'ouverture, ainsi que le texte qui ouvre ce recueil¹⁰ est une réflexion de Helena Hirata sur l'état des connaissances à propos de la division sexuelle du travail. C'est une tâche ardue si on tient compte du volume de la littérature sur ce sujet. Même s'il ne traite pas directement des stratégies de résistance, ce texte est fondamental comme une balise théorique afin qu'on puisse tenir compte des différences et/ou similitudes existantes dans les stratégies de résistance déployées par les travailleuses et celles utilisées par les travailleurs dans leur vie quotidienne au travail.

Ensuite, Marie-France Labrecque nous présente une analyse de la condition des femmes mexicaines et l'impact de la mondialisation des marchés dans la vie quo-

¹⁰. La séquence des textes ici suit exactement le même ordre de présentation qu'au colloque.

tidienne des travailleuses de la transformation du maïs, ainsi que leur rôle dans la résistance zapatiste.

Karen Messing et coll., en utilisant une approche ergonomique, se penchent sur le travail des enseignantes, souvent sous-estimé et classé comme léger ou comme des « gens qui n'ont pas le goût de travailler ». L'analyse minutieuse des tâches accomplies par les enseignantes nous montre le nombre d'heures réelles travaillées ainsi que les stratégies de résistance utilisées pour faire face au manque de qualité du matériel didactique, pour capturer l'attention des étudiants et garder le contrôle de la situation et ainsi devenir « la reine de la salle de classe ».

Romaine Malenfant à son tour examine d'une manière critique « la résistance tranquille » des travailleuses enceintes au Québec qui demandent le retrait préventif lorsqu'elles sont exposées à des conditions de travail jugées dangereuses pour leur santé ou celle de leur enfant à naître. Mme Malenfant nous démontre la résistance du patronat à la loi et aux changements dans l'organisation du travail pour que les femmes puissent avoir une maternité sans danger au travail.

Christine Corbeil et Francine Descarries, à partir d'une vaste enquête effectuée auprès des mères travailleuses dans la région de Montréal, nous offrent des réflexions sur les stratégies de résistance utilisées dans la conciliation du travail salarié, du travail domestique et des exigences familiales. De cette manière, nous pouvons avoir une meilleure idée de la complexité de l'expérience de la conciliation famille/travail ainsi que des stratégies déployées pour faire face aux contraintes de temps, au partage du travail domestique et au travail : l'utilisation des congés, l'absentéisme, la gestion de leur temps de travail, etc.

Céline Séguin nous trace un portrait des mères seules au travail et confronte leurs stratégies avec celles déployées par les mères travailleuses en couple : le défi de

faire plus avec moins... la gestion du temps, la recherche d'un service de garde fiable, l'entraide, etc.

Dans le chapitre suivant, nous présentons la façon dont les caissières des supermarchés brésiliens et québécois font face à une organisation du travail « sans âme », la solidarité qui existe entre elles et leurs différentes stratégies pour faire face à des client-e-s violent-e-s, au harcèlement sexuel et leur lutte pour garder le peu de contrôle qu'elles possèdent sur leur travail. Lorsqu'on analyse les « transcriptions cachées » du discours des caissières, même leur silence, qui pourrait être interprété comme un signe de passivité, se révèle être une stratégie très éloignée de la passivité.

Ana María Seifert et coll., en utilisant une approche ergonomique pour analyser le travail des caissières de banque à Montréal, font ressortir les exigences sur le plan physique, mental et émotif de ce travail ainsi que les conséquences des vols de banque et l'importance des stratégies de support social entre les travailleurs-euses après les vols, et dans la construction du savoir nécessaire à l'accomplissement du travail. En outre, l'utilisation de la démission est une stratégie de résistance, finale et sérieuse contre une organisation du travail oppressive, pour utiliser les mots de Shapiro-Perl (1984). Cela a pour conséquence un taux de roulement de personnel élevé dans certaines succursales.

Johanne Prévost et Karen Messing, en utilisant aussi une approche ergonomique, analysent le service 24 heures d'assistance téléphonique à la clientèle. Ce travail comporte des caractéristiques d'irrégularité et d'étalement qui représentent un grand défi à la programmation d'activités régulières hors-travail. L'organisation de la garde des enfants prend, par exemple, une dimension toute spéciale et implique plusieurs stratégies de résistance pour faire face à ce défi, par exemple, la création d'un système

informel d'échange d'horaires entre collègues, la création d'un réseau de garde, la conciliation entre les horaires de travail des conjoints et le recrutement de gardiennes. Ces résultats révèlent un ensemble de stratégies hors-travail dont l'issue est la possibilité de rester au travail.

Finalement, Maria De Koninck, qui a gentiment accepté de participer au colloque pour faire la synthèse de la journée a écrit une postface qui nous propose une lecture originale des textes et nous amène à nous questionner sur un autre thème également très peu analysé sous l'angle des rapports sociaux de sexe : le sens du travail des femmes, pour les femmes.

Pour conclure, nous croyons que l'ensemble des textes nous permet de mieux saisir et comprendre toutes ces rébellions silencieuses quotidiennes menées par celles qui en mélangeant douleur et joie, sourient lorsqu'il fallait pleurer, mais qui sans l'ombre d'un doute possèdent l'étrange coutume d'avoir foi et espoir dans la vie, comme disait déjà une chanson brésilienne.

Remerciement

Je tiens à remercier toutes les auteur-e-s qui ont beaucoup travaillé non seulement à la préparation de leurs textes, mais aussi à la préparation de leurs présentations au colloque. Je tiens aussi à remercier tous et toutes qui ont assisté au colloque et participé avec intérêt aux débats qui ont suivi chaque présentation. La qualité des présentations et l'intérêt des participants m'ont motivé à travailler pour diriger cet ouvrage.

Je dois aussi remercier Karen Messing et Peta Tancred pour m'avoir proposé d'organiser ce colloque. L'organisation du colloque avec Peta Tancred et la préparation de ce livre ont été inscrites dans les activités que j'ai réalisées pendant mon stage post-doctoral entre 1995 -

1997, au CINBIOSE. Je suis très reconnaissant au Ministère de l'Éducation du Québec qui m'a octroyé une bourse de post-doctorat. Un merci très spécial à Mme Ginette Angers et à Mme Lucie Duranceau ainsi qu'à tous les membres du CINBIOSE.

Trois personnes méritent un merci très spécial, car sans leur aide ce livre n'aurait pas vu le jour. Mme Suzanne Bélanger a lu tous les textes soigneusement à plusieurs reprises et, avec patience et minutie, elle a apporté les corrections linguistiques nécessaires. Mme Johanne Leduc a fait toutes les conversions des textes et graphiques qui ont été produits en version MacIntosh et m'a donné l'appui logistique nécessaire. Mme Isabelle Quentin a non seulement accueilli le projet de ce livre avec intérêt et sympathie, mais m'a aussi guidé dans la préparation graphique avec beaucoup de patience.

DIVISION SEXUELLE DU TRAVAIL : ÉTAT DES CONNAISSANCES

Helena Hirata

L'objectif de ce texte est de contribuer à un « état des travaux » ou à un « état des connaissances » sur la problématique et les théories¹ de la division sexuelle du travail dans les différentes disciplines des sciences sociales. Cet état des travaux, qui devrait permettre d'évaluer les principaux résultats des études dans ce domaine pour repérer des nouvelles pistes de recherches, ne peut être qu'un travail collectif, d'ailleurs déjà entamé partiellement par des chercheuses et par des collectifs dans leurs propres travaux de synthèse des connaissances².

Il s'agit, en outre, d'une tâche ardue puisqu'elle concerne des recherches réalisées à l'intérieur de plusieurs disciplines, sur une période maintenant relativement longue (25 ans environ) et se déroulant simultanément dans plusieurs pays. Simultanément, mais pas dans la même direction : partant d'une grande diversité de préoccupations, soumises à des contraintes socio-économiques et institutionnelles très variées, ces recherches représentent

-
1. Problématique dans le sens d'un ensemble de propositions programmatiques de recherche fournissant un cadre large de questionnements et de perspectives d'investigation et théories dans le sens d'élaboration d'ensembles systématiques et cohérents de conceptualisation et d'explication du réel.
 2. Voir notamment : Beechey (1978), Brossolet (1993), Chabaud-Rychter (1984), Collectif (1988), Divers auteurs (1981), Ephesia (1995) – en particulier, les états de travaux proposés par Perrot (1995), Fouquet (1995), Frisque (1995) et l'ANEF (1995) – Hirata (1995) et Laurin-Frenette (1981).